XX

EXÉCUTION DE L'EMPEREUR, DE MIRAMON ET DE MEJIA.

Les dernières heures approchaient. La dernière journée était entamée. Il restait quelque doute, dans l'opinion, sur la décision de Benito Juarez ; mais, quelle que fût cette décision, les journaux mexicains étaient convaincus que les *supremos poderes* ne pouvaient manquer l'héroïsme que pour conquérir la *magnanimita*.

Le *Progreso de Queretaro* (19 juin) hésite entre les deux :

« S'il condamne, le Mexique frappera toute l'Europe de respect, et si jamais un autre arlequin veut venir ici essayer son apprentissage de roi, il tremblera en voyant comment nous traitons les aventuriers !

« S'il pardonne, le Mexique se montrera grand et magnanime, et le laurier qui couronne le front de la patrie sera seulement teint du sang versé dans les glorieuses victoires que nous venons de remporter. »

Mais il y avait trop de monarques européens à vaincre d'un seul coup en tuant Maximilien, pour que Juarez, Lerdo, Escobedo et autres, ne continuassent pas à se montrer glorieux.

Maximilien devait mourir, car Maximilien était, comme les journalistes le savent fort bien dire à leurs compatriotes à cette même date, — et c'était montrer la cape rouge au taureau furieux, — « premier frère de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique François-Joseph, empereur d'Autriche, cousin de la reine de l'empire britannique, du roi d'Italie, de la reine d'Espagne, du roi de Suède, allié de l'empereur des Français, » etc.

C'étaient là les vrais crimes de Maximilien.

La république mexicaine n'avait pas le droit de se montrer magnanime en face de tant de princes qu'on fusillait avec les balles qui étaient destinées à Maximilien.

« Ah ! disait un autre journal, la sensation va être profonde, indescriptible, en Autriche, aux Tuileries, dans tout le vieux monde. En France surtout ! Cette ombre accusatrice se lèvera contre Louis-Napoléon, comme celle de Banco devant Macbeth ! Le nom de l'archiduc sonnera comme une cloche funèbre, comme la cloche du cimetière, dans la Chambre des députés, contre les ministres du despote français. »

Mais oublions ces enthousiasmes de sicaires, et revenons à la petite chambre où la victime mène ses dernières heures et cherche une paix que ces héros ne lui veulent même pas accorder.

A cinq heures du soir, le mardi 18 juin, Maximilien apprit que l'on avait refusé la

grâce de ses deux compagnons Mejia et Miramon.

A huit heures, il se coucha. A neuf heures, on vint lui dire qu'on voulait lui parler au nom d'Escobedo. Le supplice indien, au poteau des tortures, continuait : Escobedo lui envoyait quelqu'un pour lui parler de son embaumement. On lui annonça que ses désirs là-dessus seraient exécutés.

Maximilien passa une heure à lire dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, que le P. Soria lui avait envoyée sur sa demande.

A dix heures, il éteint sa bougie et s'endort.

A onze heures et demie quelqu'un entra. Le docteur Basch se leva tout joyeux. Il espérait encore.

C'était seulement le supplice mexicain qui continuait : Escobedo avait supposé que Maximilien pouvait bien être endormi ; il fallut le réveiller. Escobedo voulait lui souhaiter le bonsoir.

L'empereur ralluma sa bougie. Escobedo entra. On les laissa seuls. Quelques minutes après, le général sortit ; Basch entra.

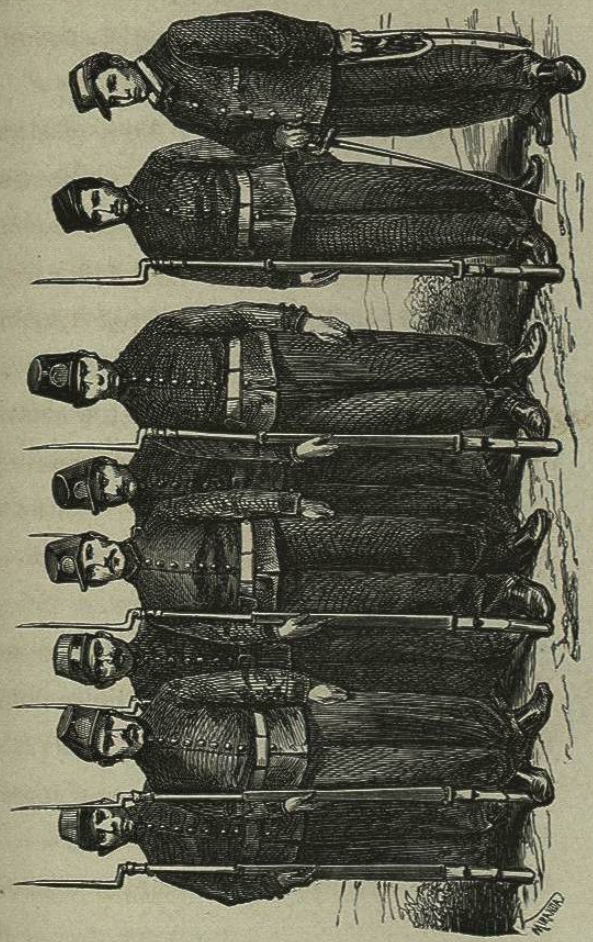
— C'est, dit l'empereur, Escobedo qui vient prendre congé de moi. C'est dommage, je dormais si bien !

Il éteint encore une fois sa bougie. Une heure se passe. La respiration est égale. Il est endormi de nouveau.

A trois heures et demie, il se réveille. Basch fait lever les deux domestiques. A quatre heures, vient le confesseur. A cinq heures, Maximilien et les deux généraux entendent la messe.

A cinq heures trois quarts, les condamnés déjeunent avec un poulet, une demi-bouteille de vin, du café.

Pour la seconde fois Maximilien remet son alliance à Basch ; il lui rappelle les recommandations qu'il lui a déjà faites à l'égard de plusieurs personnes. Il met un sca-



Peloton chargé de l'exécution de Maximilien.

pulaire dans la poche de son gilet, en disant : « Vous le porterez à ma mère. »

A six heures et demie arrive Vicente Riva Palacio, avec les soldats. Maximilien se place au milieu du piquet d'exécution et l'on se met en marche.

Au bas de l'escalier, il donne une dernière fois, en souriant doucement, la main à Basch, qui ne peut suivre : ses forces le trahissent ; il tombe évanoui.

L'empereur continue sa route avec ses avocats.

Arrivé sur le seuil de sa prison, il regarde autour de lui, au-dessus de lui, tout ce qu'il pouvait apercevoir de cette terre qu'il allait bientôt quitter et dont son âme de poëte comprenait et goûtait si bien les beautés.

— Quel beau ciel ! dit-il en s'adressant à Ortega ; c'est ainsi que je désirais qu'il fût le jour de ma mort.

Au sortir de la prison, les avocats lui firent leurs adieux.

Chacun des trois prisonniers monta dans une voiture avec un prêtre.

On allait à ce cerro de la Campana, à ce pic élevé, situé en dedans des fortifications de la ville, à un kilomètre des dernières maisons. C'est là, on se le rappelle, que Maximilien aimait à venir pendant le siége, parce qu'on embrassait une large vue du pays, de la ville et de l'ennemi. C'est là aussi qu'il avait été cerné après la trahison de Lopez et forcé de se rendre.

La route était longue, du couvent des Capucines au cerro. Une partie de l'armée triomphante suivait les voitures. La ville était muette, déserte, les maisons closes; parfois l'on apercevait quelque visage curieux, respectueux ou compatissant, qui avait voulu voir une dernière fois le prince et qui se retirait.

A un moment de ce funèbre voyage, on vit une femme échevelée, le sein nu, qui, portant un enfant dans ses bras, traversait les rues, folle, criant grâce. C'était la femme de Mejia. L'illustre et vaillant Indien ne put résister à ce coup : sa sereine gravité céda et on le vit tomber en tristesse.

On arrive au cerro. Une certaine quantité de curieux s'y étaient portés, des Indiens surtout; car, pour l'Indien, avant de croire, il faut voir.

On s'arrêta à quelques pas de l'endroit où l'empereur s'était rendu le 15 mai. Maximilien, me dit-on, chercha des yeux, et avec un paisible et fugitif sourire, cet endroit, où, pour la dernière fois, il avait été soldat et souverain. Il secoua la poussière qui avait recouvert ses vêtements et s'avança, la tête droite, sans nulle exagération de roideur.

Un peloton du premier bataillon de Nuevo-Léon, chargé de l'exécution, se détacha.

Toutes les troupes de Queretaro, environ quatre mille hommes, se déployèrent derrière le peloton.

Les condamnés s'arrêtèrent à quelque distance d'un vieux mur en abode; ils se retournèrent, faisant face au peloton et à toute l'armée.

L'officier qui commandait ce peloton s'approcha de l'empereur et lui dit qu'il n'avait pas cherché ni désiré la mission qu'il était forcé de remplir, et il suppliait l'empereur de ne pas mourir en le détestant.

— Jeune homme, dit l'empereur, je vous remercie de votre compassion, mais le devoir du soldat est d'obéir. Accomplissez l'ordre qui vous a été donné.

Il offrit à chacun des soldats une once d'or, en les priant de bien viser à la poitrine. Le peloton se plaça à un mètre des victimes.

Maximilien embrassa Miramon et Mejia, en leur disant :

— Nous allons, dans un instant, nous revoir en l'autre monde.

Puis, quittant la place qu'il occupait au milieu des deux généraux, il se tourna vers Miramon, auquel il n'avait peut-être pas rendu toujours pleine justice, et il lui dit avec sa chevaleresque courtoisie :

— Général, les souverains admirent les braves : avant de mourir, je vous cède la place d'honneur.

Il dit ensuite à Mejia, qui ne pouvait oublier la scène qui venait de frapper ses regards, et qui voyait toujours sa femme et son enfant :

— Général, ce qui n'a pas été récompensé sur la terre le sera certainement au ciel.

Ainsi, avec le cœur d'un homme bien plus élevé que la dignité impériale, d'un homme intelligent, sensible, bon, et, à ce dernier moment, héroïque, il avait, oubliant son propre sort et dédaignant la mort, de

lui si voisine, pensé uniquement à ses deux compagnons. Il leur avait dit à tous deux le mot simple et vrai, et à chacun d'eux le mot qui pouvait le mieux lui plaire et le consoler. « Dans un instant, nous allons nous revoir, » avait-il dit, pour faire oublier le moment d'angoisse. Puis il avait honoré le fier Miramon et caressé le bon Mejia. Il avait parlé noblement à l'orgueil de ce Franco-Hispanol, et doucement à la piété de l'Indien. Je n'ai trouvé nulle part une plus sublime liberté d'esprit.

Maximilien prit la gauche de Miramon, et se trouva ainsi à l'extrême droite de la foule qui les regardait.

Il s'avança et prononça quelques mots d'une voix claire et tranquille. Quelles sont ces paroles? Il y a plusieurs versions.

La haine juariste assure que « Maximilien demanda pardon aux Mexicains pour tout le sang qu'il avait fait verser. »

Le peuple, l'opinion, la légende nous ont livré la version suivante bonne à conserver, car elle est l'interprétation de la masse, l'amplification populaire :

« Mexicains, les hommes de mon sang et de mon origine sont appelés par la Providence à faire le bonheur des peuples ou à être martyrs. Appelé par un grand nombre de Mexicains, je suis venu au Mexique pour le bien du pays, et non par ambition... Mon désir était de faire le bonheur de ma patrie, celui de mes compagnons d'armes que, avant de recevoir la mort, je veux remercier de leurs sacrifices. Mexicains, que mon sang soit le dernier versé, et que Dieu veuille qu'il puisse cimenter le bonheur et la paix de ce malheureux pays ! »

Ces paroles résument bien, sans doute, les pensées de Maximilien; mais il avait une trop grande délicatesse d'esprit, un tact trop fin, un sentiment trop artistique, pour faire

un aussi long discours en de telles circonstances; comme aussi il n'était pas assez soldat et il était trop poëte pour se borner à cette exclamation qu'on donne pour sa parole dernière :

« Mexicains, que mon sang soit le dernier versé, et qu'il régénère ce malheureux pays! »

Je choisis une version intermédiaire, non pas cette version politique que nous offre le patriotisme partial de Riva Palacio :

« Je vais mourir pour une cause juste, celle de l'indépendance et de la liberté du Mexique. Je désire que mon sang puisse cimenter le bonheur de ma nouvelle patrie. Vive le Mexique! »

Je préfère les paroles plus touchantes et plus vagues que nous donne le docteur Basch, d'après le docteur mexicain Reyes qui assistait à l'exécution. Il me semble que j'y retrouve mieux l'âme et l'esprit de Maximilien.

« *Que mi sangre sea la última que se derreame, en sacrificio de la patria. Y si fuere necesario alguno de sus hijos, sea para bien de la nacion y nunca en traicion de ella.*

« Que mon sang soit le dernier offert en sacrifice à la patrie, et que ses fils désormais meurent pour défendre le pays et non pour le détruire! »

Miramon protesta d'une voix énergique et qui remua bien des cœurs contre l'accusation de trahison dont on le chargeait; il jetait un regard dominateur sur cette armée qu'il avait presque constamment battue :

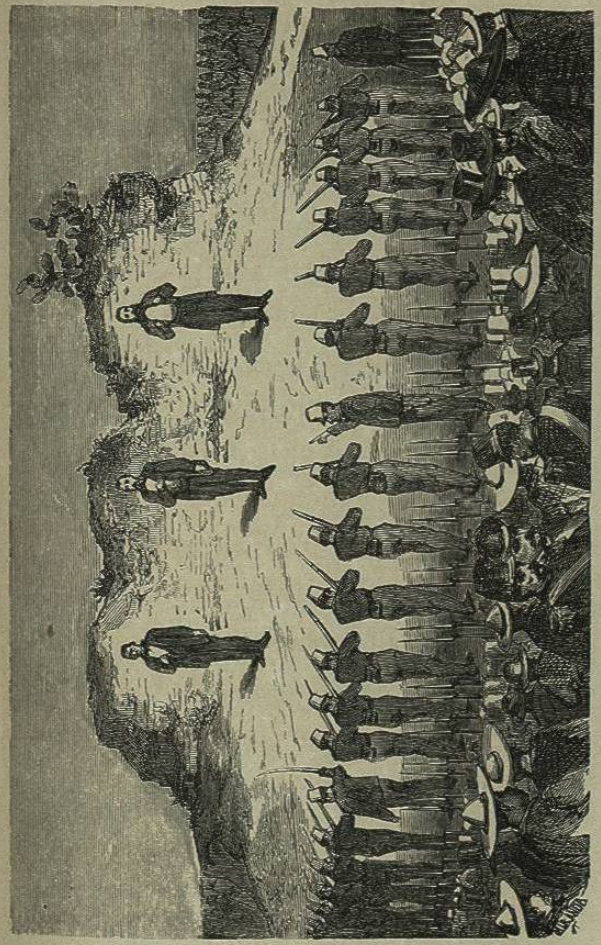
« Soldats du Mexique, concitoyens, au moment où la vie ne m'appartient déjà plus, où dans quelques minutes je serai mort, je déclare à la face du monde que c'est une honte de m'accuser de trahison. J'ai combattu pour mon pays, dans l'intérêt de l'ordre, et c'est pour cette cause que je tombe

aujourd'hui avec honneur. Jamais mes fils ne seront atteints par la calomnie dont on a indignement cherché à me souiller. Vive le Mexique! Vive l'empereur! »

Mejia recommande sa femme et son fils,— il les voyait toujours comme il venait de les apercevoir, — à Escobedo à qui il avait plusieurs fois sauvé la vie, et qui, dans sa magnanimité, lui promit de protéger les siens.

Maximilien avait placé les deux mains sur sa poitrine pour indiquer où il fallait tirer, et il écoutait, le pied en avant, la taille droite, la figure sereine. Son œil bleu si doux regardait vaguement les pics de la Cordillière, ces montagnes du Cimetière où il avait naguère remporté une si brillante victoire. Mais ses pensées étaient au delà de cet horizon, et l'on dit qu'on l'entendit murmurer : « Pauvre Charlotte! »

Un roulement se fit entendre. Toutes les cloches de la ville sonnèrent le glas funèbre.



Les trois cadavres de ces vaillants étaient étendus au milieu du sang qui coulait et du feu qui avait pris à leurs habits. On les avait fusillés à un mètre de distance.

Il était environ sept heures. Je dis environ, car, — et cela nous est une grave leçon pour nous autres historiens, — même pour ce fait, pour cette date si contemporaine et qui eut tant de témoins, je trouve le doute, et, si je prends les gazettes de Queretaro de ce jour même, je vois l'une me donner six heures trois quarts, quand l'autre m'indique sept heures dix minutes.

« Et l'archiduc et ses deux généraux moururent, la main sur la poitrine, en se carrant comme trois vétérans à une grande parade. »

Et cette étrange vanité mexicaine qui, par-dessus tout, avait été le bourreau de Maximilien, se félicite, elle est satisfaite; elle laisse échapper le mot de cette situa-

tion : « Nous pensons que de ce cerro sortira un cri suprême qui résonnera dans le globe entier d'heure en heure, de siècle en siècle, de trône en trône, de peuple en peuple : Vive la République! le jour de gloire est arrivé. »

Don Benito Juarez et sa bande héroïque et magnanime croyaient qu'il suffisait d'avoir assassiné Maximilien et ses trois compagnons, — car je n'oublie pas le brave Mendez, — pour se mettre à la tête des destinées de la république universelle et de l'humanité.

Mais le grand cœur de cette noble race espagnole n'avait pas cessé de battre dans toutes ces poitrines; et l'on vit bientôt, dit-on, une procession de femmes vêtues de deuil qui s'avançaient : les dames de Queretaro venaient sous les yeux mêmes d'Escobedo tremper leur mouchoir dans le sang des victimes.

On éteignit le feu qui brûlait les vêtements de l'empereur, on enveloppa le cadavre, et on le ramena à l'église des Capucines.

Maximilien était aisément reconnaissable. On avait donné ordre de ne pas tirer à la tête, pour éviter ces légendes, dangereuses en un tel pays, et qui font si aisément ressusciter les personnages frappés d'une mort brusque. Maximilien fut donc aisément reconnaissable, le visage n'avait subi aucune atteinte.

Malgré ces précautions, la légende ne s'est pas tenue pour battue. Nous avons rencontré des gens, sages d'ailleurs, qui ont voulu nous montrer Maximilien à Paris dans ces derniers temps. Peut-être un jour les Indiens de la sierra Gorda le suivront-ils à la conquête de Queretaro.

« Vers huit heures, ce 19 juin, Vincente Riva Palacio revint, dit le docteur Basch. On

voyait qu'il contenait avec peine son émotion. Il me présenta la main et dit d'une voix presque étranglée :

« — C'était une grande âme ! »

Basch put aller assister à l'embaumement. On le mena à l'église. Il retrouva là l'inspecteur général de l'armée, le docteur Ignacio Rivadeneira.

Le cadavre reposait sur une table, recouvert d'un linge. Le visage n'était pas défiguré. Six blessures avaient été reçues, trois au bas-ventre, trois à la poitrine. On avait tiré à bout portant. Le corps avait été traversé de part en part. Chacune des trois blessures de la poitrine était mortelle. La première avait percé le ventricule gauche du cœur, la deuxième avait coupé le gros vaisseau, la troisième avait percé le poumon droit. L'agonie dut être courte, à cause même de la simultanéité de ces trois blessures.

On raconte qu'après une première décharge

l'empereur fit signe avec la main, et prononça quelques paroles pour commander de nouveau le feu. Les blessures montrent que tout cela est de pure invention. Il ne put y avoir que les convulsions produites à chaque mort déterminée par une hémorrhagie foudroyante.